

de malaise, en songeant qu'il peut avoir comme adversaire cette jeune fille énergique. Il l'aime. C'est une force qu'elle a contre lui. Puis la colère l'envahit. Avoir été dupe! Courir un danger de mort! Perdre, parce qu'il aime, tout le bénéfice d'une jeunesse de recherches et de travaux ardu, de celui d'un crime pour l'accomplissement duquel il a oublié toute pitié, toute loi naturelle. Se heurter à une femme, alors qu'il touche au triomphe, et reculer, et tomber peut-être! Enfin, après la colère, après l'effroi, un autre sentiment: La douleur. Oui, ce misérable est encore accessible à la douleur. Il aime profondément. Il a cru être aimé. Et voilà soudain qu'en une mortelle révélation, il apprend qu'on s'est joué de lui, que jamais il n'a été aimé, que ce qu'il inspirait n'était ni tendresse ni amour, mais de l'horreur, que Lucienne n'avait pas songé à la félicité d'une union basée sur une affection réciproque, dans laquelle les goûts, les ambitions, les travaux, les misères ou les gloires, tout eût été commun, mais qu'elle avait rêvé seulement au châtiment d'un assassin traîné sous le mépris et l'épouvante du monde! Quelle chute! Et la beauté de Lucienne apparaissait quand même, en tout cela, radieuse, toute-puissante. Si cela était vrai, s'il ne se trompait pas, il ne l'en aimerait pas moins, mais il aimerait autrement. Il chercherait en elle la satisfaction de son amour et celle de sa vengeance. Et cette double satisfaction, il était sûr de l'obtenir. Cependant, et en dépit de toutes les tortures dont nous venons de mettre le tableau devant nos lecteurs, un dernier espoir lui restait. L'Allemand Schuller avait peut-être mal compris!

—Je le saurai bientôt! murmura-t-il.

En effet, à partir de ce jour, tous ses efforts tendirent à s'en assurer. Et Lucienne, sûre de son secret, ne soupçonnait même pas qu'il la surveillait et que désormais la moindre imprudence allait la livrer à Montmayeur et perdre Doriat. Plus que jamais, il lui demandait à tout propos:

—Vous m'aimez, Lucienne?

—En doutez-vous?

—Je n'en doute pas, mais...

—Mais?

—Pourquoi faut-il que je vous le demande et pourquoi jamais cette douce parole ne vient-elle de vous?

—C'est qu'il me paraît inutile de vous affirmer que je vous aime, dit-elle d'une voix faible, car ma présence auprès de vous prouve cet amour.

—Non, dit-il tout à coup, cela ne prouve rien.

Mais il s'arrêta. Il ne devait pas se trahir. Claudine et Lucienne ne purent désormais s'entretenir sans rencontrer bien vite l'œil investigateur du misérable, tout chargé de craintes et de soupçons. Lucienne le voyant préoccupé attribuait ses tristesses à ses remords et aux cauchemars de ses nuits. Depuis quelques jours, il y avait eu des mouvements de troupes autour de Garches. Les hussards cantonnés dans la fabrique venaient d'être dirigés sur Versailles et l'on attendait des dragons. C'était le lendemain de la sanglante affaire du Bourget. La nouvelle des combats se répandait vite. Les Prussiens ne la laissaient point ignorer. Puis les ambulances recevaient les blessés. Les jours précédents on avait entendu la canonade. Les soirs de bataille il y avait plus d'animation chez les Prussiens. Les auberges ne dés-emplissaient pas. Des bandes farouches traversaient les rues. Sur les pierres des routes, défoncées par les passages incessants de cavalerie et d'artillerie, résonnait le sabre des officiers. Et le silence nocturne était troublé par des chansons que des poètes ennemis avaient faites depuis quelques mois sur la France vaincue. Le surlendemain du Bourget, le 31 octobre, une nouvelle courut comme une traînée de poudre dans les lignes des assiégés; nouvelle terrifiante pour les Français, triomphe nouveau pour la Prusse: Metz venait de se rendre. Dans tous les villages, dans tous les hameaux, dans toutes les fermes occupées par l'ennemi retentirent des hourras sonores. Sur les places, les musiques jouèrent les airs nationaux. Et le cœur serré par une angoisse patriotique, les yeux baissés, une rage dans les poings crispés, les paysans passaient silencieusement dans les rues, s'interrogeant tout bas, n'osant croire à tant de malheur, à l'envole-

ment de leur dernière espérance. Ce soir-là Frantz Schuller avait écrit sur son carnet:

« Nous sommes encore vainqueurs. La Prusse est grande. Il n'y a plus de France. Metz n'existe plus et Paris va se rendre. Je reverrai bientôt ma bonne Catherine et Wilhem, et Fritz et la petite Anna. »

Les Allemands avaient envoyé chercher du vin et le buvaient dans la grande salle de la fabrique. Ils fêtaient, ce soir-là, du même coup, la prise de Bourget et la reddition de Metz. Et comme toujours, ils chantaient, en buvant, les chansons de leur pays. Il était onze heures du soir. La nuit était sombre. Le poste de la fabrique était composé d'une vingtaine d'hommes commandés par Schuller, et pouvant se relier presque instantanément, par des sentinelles échelonnées, à la garnison de Garches. Un drame était imminent, dans ce coin de la vallée. Cette nuit-là, pluvieuse et noire était propice aux hardis coup de main et la maison de Montmayeur, isolée dans la campagne, voisine des bois auxquels on accédait par le jardin entouré de murs, était à l'une de ces tentatives. Vers onze heures, la surveillance s'était un peu relâchée parmi les Prussiens. Tout était calme. Une petite pluie, fine comme un brouillard, tombait incessante. Si la nuit avait été moins noire, si la lune, même voilée, avait éclairé les bois, les sentinelles allemandes auraient pu voir des ombres se glisser dans les broussailles, venant de vingt côtés à la fois, passant entre les postes et se dirigeant vers les murs crénelés du jardin des Montmayeur. Dans la salle de la fabrique, les soldats de Frantz Schuller buvaient et chantaient. Deux ou trois, dans le fond, jouaient aux cartes. La salle était pleine de la fumée des longues pipes en porcelaine. Tous les soldats se croyaient en sécurité. A onze heures et demie, la porte de la fabrique s'ouvrit. Et sur le seuil apparurent trois hommes, vêtus de blouse comme des ouvriers et coiffés de casquettes et de chapeaux mous. Ils s'arrêtèrent en se tenant au chambranle. Des soldats s'étaient levés et rapprochés d'eux.

—Que foulez-vous? dirent-ils en allemand. Allez fous-en!

Et ils les bousculèrent avec des coups de poings dans le dos. Les trois hommes chancelaient, riaient, mais ne s'en allaient pas. Ils étaient ivres. Frantz Schuller s'avança vers eux, et en français:

—Qu'est-ce que fous désirez?

—Pardon, excuse, fit l'un, en portant la main à sa casquette, nous sommes de Saint-Cloud. Nous venons de Versailles. En passant, nous avons entendu qu'on riait là-dedans, et qu'on chantait. Alors, nous nous sommes dit: « Tiens, si nous entrons. » Et voilà, nous sommes entrés. Pardon, excuse, mon sergent, on n'a pas voulu vous faire peur.

—Nous n'avons jamais peur, dit Schuller avec insolence.

Un éclair rapide, éteint aussitôt, passa dans les yeux des nouveaux venus. Cependant, ils semblaient tout à fait ivres. Un autre, le plus grand, reprit avec des hoquets:

—Oui, nous nous sommes dit: « On chante, alors on doit boire. Et si on boit nous trinquerons. »

Frantz Schuller se mit à rire. Les ivrognes l'imitèrent. Ils semblaient bons enfants. Le sergent dit quelques mots à des hommes de poste qui s'approchèrent des Français et les fouillèrent. Mais on ne trouva rien sur eux, aucun papier suspect. Le troisième Français se débattait, en riant dans les bras d'un Allemand, qu'il repoussait, en disant:

—Tu me chatouilles. Je te dis que tu me chatouilles.

—Entrez, dit Schuller, puisque fous foulez boire.

Ils firent quelque pas. Ils étaient en pleine lumière. Le premier qui apparut fut Pascal Doriat, le second Henri, le dernier Gauthier Bourrelle. On leur servit trois verres de vin.

—Allons, dit Schuller, puisque vous êtes Français et que fous foulez trinquer avec tes Allemands criez: Fife l'Allemagne!

—Ah! non, mon sergent, non, dit Gauthier, en se retenant à la table pour ne pas tomber, tant l'ivresse paraissait amolir ses jambes, vous en

demandez trop. Si je vous disais de crier: Vive la France! vous ne voudriez pas hein, hein?

—Non, nous sommes Allemands.

—Eh bien, c'est la même chose.

—La paix fa être signée.

—On ne sait pas. Et puis ça n'empêchera pas les sentiments.

—Alors, fous refusez!

—Oh! oui, sergent, ne vous en fâchez pas. Pour ce qui est de trinquer, soit. Vous êtes des hommes et vous avez l'air de braves gars. Alors, ça va? Et puisque vous avez envie de crier quelque chose, je vais vous proposer un hourra. Le vin est bon. Criez: Vive le vin!

Schuller riait. Il s'amusait beaucoup. Il expliqua aux soldats les paroles de Gauthier. On l'entendit, parmi des phrases gutturales, répéter à plusieurs reprises: « Fife le fin. Fife le fin. »

—C'est attendu, dit-il, grions avec fous.

—A la bonne heure!

Gauthier, Pascal et Henri levèrent leurs verres, emplis jusqu'au bord, mais dont la rouge liqueur se renversait, car leurs mains étaient mal assurées.

—Vive le vin français! dirent-ils.

Schuller dit:

—Nous serons plus gentils que fous, fous ne griez pas: « Fife la bière allemande. » Nous grions: Attention vous autre, dit-il en allemand. « Fife le fin français. »

Et tous, riant de tous-leurs poumons, le ventre tordu dans un spasme, tous le verre en main et bien ensemble:

—Fife le fin français!

Alors Gauthier, Pascal et Henri se mirent à rire aussi fort. Pascal et Henri tombèrent sur une table où ils se roulaient; mais Gauthier, zigzaguant, s'était dirigé vers une fenêtre. Quand il y fut, Pascal et Henri se redressèrent en parcourant les groupes des Prussiens demandant du tabac avec des gestes comiques. Et les soldats leur en donnaient. Ils arrivèrent ainsi devant les fusils à aiguille rangés en ligne le long de la muraille. Les fusils étaient derrière eux. Les Prussiens étaient séparés de leurs armes par les deux frères. Dans le fond, Gauthier répétait, imitant l'accent indesque:

—Fife le fin français!

Et il riait si fort que tout à coup il perdit l'équilibre et faisant trois ou quatre grands pas s'en alla tomber, les coudes en avant, dans la fenêtre.

Deux car eaux se brisèrent, avec fracas. Soudain, au dehors, à ce signal, un coup de feu retentit, et par la porte laissée ouverte entre un soldat prussien blessé en pleine poitrine et qui tombe mort au milieu de ses camarades.

—Aux armes! crie Schuller.

Ils se précipitent vers les fusils. Mais ils reculent, pendant une seconde interdits, devant Pascal et Henri qui croisent la baïonnette. Deux soldats qui veulent s'avancer quand même tombent, la poitrine trouée. Et avant que les autres ne soient revenus de leur surprise, la salle est envahie par une bande de francs-tireurs qui les entourent.

—Rendez-vous! dit un officier.

Ils ne font même pas de résistance. Schuller est un peu pâle. Mais il n'a pas quitté sa pipe. Il fait le salut militaire.

—Nous ne foulons pas nous défendre, dit-il, nous nous rendons.

Puis il reste immobile, debout, les mains pendantes, l'œil vague. Gauthier, Pascal et Henri, accompagnés d'une dizaine de francs-tireurs, viennent de disparaître. Ils ont traversé la cour et se sont dirigés vers la maison d'habitation. Chez les Montmayeur, le coup de fusil a jeté l'alarme. Jean, de sa fenêtre, a entendu des voix françaises. Et Lucienne, elle, a cru reconnaître les voix irritées de son fiancé, de ses deux frères. Elle descend, se précipite vers l'entrée. Elle prévoit un drame. Ce n'est pas à elle qu'ils en veulent. Ils la méprisent. C'est à Montmayeur. Ils le haïssent.

—Ouvrez, crie-t-on, ou nous enfonçons la porte.

Lucienne se tait. Elle perd la tête. Que va-t-elle faire?

—Ouvrez, ou nous mettons le feu à la maison. Montmayeur est un espion et un traître.

—Ils le tueraient, se dit Lucienne, les malheu-